

« On peut espérer retrouver la biodiversité des océans »

Alexandra Cousteau était l'invitée du Monaco Press Club, au Musée océanographique vendredi. Avec « Océans 2050 », la petite-fille du commandant veut sauver la « planète mer ».

Elle a lancé sa Fondation il y a deux ans et s'engage à consacrer son énergie pour trouver des solutions afin que les océans retrouvent la biodiversité perdue. Alexandra Cousteau a créé la Fondation *Océans 2050* il y a deux ans.

Pour le Monaco Press Club, avec le soutien du CFM Indosuez, la petite-fille de Jacques-Yves Cousteau, commandant de la *Calypto* et directeur du Musée océanographique de Monaco durant plus de trente ans, a expliqué l'urgence environnementale.

Mais elle a aussi donné de l'espoir : « Nous avons dix ans pour agir. Les recherches scientifiques et les nouvelles technologies nous donnent de formidables opportunités de relever le défi. » Comme Robert Calcagno qui a prononcé des mots de bienvenue, Alexandra Cousteau se passionne pour les algues et leurs apports potentiels pour rééquilibrer le CO₂ de la planète.

Dans la Salle Hironnelle qui abrite encore aujourd'hui le bureau du prince Albert-1^{er}, le passé, le présent et l'avenir se conjuguaient en un seul temps : celui de la mer.

Quel souvenir avez-vous de votre grand-père dans ce musée ?

Mon grand-père était Monégasque et je passais mes étés dans le Sud de la France. Vers 7 ou 8 ans, je venais au Musée, tôt le matin, avec mon grand-père, avant l'ouverture du lieu au public. Ensemble nous nourrissions les poissons. Il m'enseignait l'importance des écosystèmes marins. J'ai plongé la première fois ici à 7 ans. J'ai compris que je pouvais respirer sous l'eau. J'étais entourée de petits poissons argentés. C'est là que je me suis



Alexandra Cousteau, vendredi, au Musée océanographique de Monaco, a évoqué le souvenir et l'héritage de son grand-père. (Photos Cyril Doderigny)

rendu compte de la magie des océans.

Votre grand-père et votre père vous ont donné l'amour de la mer. Avez-vous toujours étudié et travaillé dans ce secteur ?

Oui toujours. J'ai étudié les sciences politiques à Washington. Mais mes meilleurs souvenirs ont toujours été auprès

des scientifiques pour comprendre les enjeux. J'ai pu suivre de près la science avec cette éthique de

conservation que mon père et mon grand-père avaient développée dans les années 60 et 70 et qui était aux balbutiements de l'intérêt du public pour

l'écologie marine. Les scientifiques m'ont guidée mais ils m'ont montré que, depuis que je suis née, nous avons perdu de l'océan chaque année.

Qu'est-ce que « perd » la mer ?

La vie a diminué sans discontinuer. On a perdu la moitié de la vie dans les océans.

Vous plongez encore aujourd'hui ?

De temps en temps. Mais pas partout. Cela me déprime. On voit des maladies sur les récifs. Il n'y a quasiment plus de poissons. J'ai tellement passé de temps ici, petite fille, à Monaco et dans le Sud de la France, où la vie m'entourait, sans plastique. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être entourée par des fantômes. Ce constat est triste et angoissant.

C'est pour cela que vous avez créé la Fondation Océans 2050 ?

Un jour, j'ai appelé le professeur Carlos Duarte qui est pour moi le scientifique le plus extraordinaire que j'ai rencontré. Il m'a dit que l'espoir de retrouver une biodiversité dans les océans était scientifiquement possible. Il m'a expliqué que la vie serait différente mais que l'on peut espérer retrouver l'abondance de la biodiversité d'ici en 2050. Ce fut un point de bascule pour moi.

Vous avez donc tous les deux décidé de passer à l'action ?

Oui, nous avons décidé de passer de la science à l'action. Ce n'est pas trop tard. Il y a neuf axes sur lesquels nous devons travailler, dont la surpêche et les forêts marines. On ne peut pas retrouver l'abondance si on passe notre vie à regarder ce que l'on a perdu. On doit regarder ce que l'on peut reconstruire, le mesurer et avoir une stratégie pour y parvenir.

« On peut imprimer un corail en 3D, sous l'eau, vivant »

Quel a été votre premier projet ?

Nous avons travaillé sur les algues qui ont un potentiel énorme. Les forêts sauvages d'algues sont un habitat pour les poissons et absorbent le CO₂ de l'eau et le lâche dans les feuilles enfouies dans les sédiments. Une énorme quantité de CO₂ est ainsi séquestrée de façon permanente ; plus que sur terre. Les algues oxygènent l'eau ; ce qui est essentiel pour lutter contre le réchauffement climatique et l'acidité des océans. Une fois que l'on a équilibré le CO₂ dans l'atmosphère, l'océan va expirer les 30 % de CO₂ que nous avons produit depuis la révolution industrielle. Le carbone n'est pas mauvais en soi. Le problème est qu'il est fugitif. Il

faut décarboniser l'atmosphère et « recarboniser » la biosphère.

Ces fermes existent-elles déjà ?

Il y en a vingt-quatre à travers le monde, une de trois cents ans au Japon, d'autres en Alaska, au Chili, en Chine, en Corée, à Madagascar qui sont gérées par les communautés locales, dont 70 % de femmes. Ce qui est aussi une solution économique et sociale. Ce sont des histoires humaines extraordinaires.

Y a-t-il de telles fermes près de chez nous ?

Je n'en connais pas en Méditerranée, mais sur la côte Atlantique, en Norvège, en Écosse, en Irlande...

Je crois que vous êtes très favorable aux nouvelles technologies.

Notre scientifique est venu à l'agence atomique internationale de Monaco qui a donné ses premiers résultats : ça va bouleverser les marchés de carbone. Pour les investisseurs, cela va être extrêmement intéressant. La technologie est directement impliquée pour transformer les algues et en faire des fertilisants, des plastiques, des cosmétiques, des glaces... On a besoin d'innover pour transformer les industries.

Vous avez donc beaucoup d'espoir ?

Oui ! Avec une technologie que Carlo Duarte a mise au point avec ses collègues, on peut maintenant imprimer un corail en 3D, sous l'eau, vivant. C'est incroyable... Avec la prise de conscience et l'essor de la technologie, on peut tous espérer participer au changement.

Selon vous, est-ce possible de conjuguer rentabilité et respect de l'environnement ?

Oui. L'économie bleue peut régénérer les océans, créer des emplois et des revenus. Et les gens se sentent utiles, en harmonie avec leurs valeurs. Les consommateurs doivent devenir des contributeurs. On ne peut pas remonter dans le temps. Mais retrouver une abondance équivalente à celle de mon enfance ; ce qui permettra de mieux résister au changement climatique.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JOELLE DEVIRAS
jdeviras@nicematin.fr

« On a perdu la moitié de la vie dans les océans »



Alexandra Cousteau s'est exprimée devant les membres du Monaco Press Club.